

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 5

Artikel: 24 janvier - 10 février 1798
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

REACTIONS

AVEC certaines petites phrases, innocentes en apparence, on arrive à provoquer chez presque tous les hommes des réflexes identiques qui prouvent irréfutablement à quel point ils sont frères.

Vous connaissez déjà la fameuse question : « Qu'est-ce qu'un escalier hélicoïdal ? » Aussitôt tous les doigts dessinent un gracieux tire-bouchon tandis que toutes les bouches ravies murmurent : « C'est un escalier comme ça ! » On peut demander aussi à ses amis : « Où as-tu acheté ta cravate, mon vieux ? » Et toutes les mains se portent immédiatement vers le faux-col.

Il y a d'autres expériences semblables qui réussissent presque toujours. Quand vous rencontrez un intime, perdu de vue depuis quelque temps, n'hésitez pas à lui demander froidement, au moment où vous lui serrez la main : « Est-ce que tu bois toujours autant ? » Votre ami aura beau être et avoir toujours été le plus sobre des hommes, il s'étonnera, rougira, se troublera, croira que vous confondez et se lancera dans de grandes protestations indignées, avec cette maladresse qui est souvent l'apanage de la vertu injustement soupçonnée.

Dans une réunion quelconque, dans une pinte, ou dans un salon, faites négligemment la remarque : « Tous les hommes de génie ont la tête plate ! » Instantanément chacun se tâtera la tête et tous ceux qui se la trouveront bien ronde ne vous croiront pas.

Dites aussi : « Pour faire disparaître le hoquet, il n'y a rien de tel que de se gonfler intensément l'abdomen en retenant sa respiration. Durant quelques secondes tous les assistants expérimentent le procédé à l'avance et s'abstrairont dans la dilatation d'eux-mêmes.

Un grand sceptique affirmait encore qu'il suffisait de murmurer d'une voix grave à l'oreille de l'homme le plus apparemment irréprochable : « Tout se sait en haut lieu, monsieur ! » pour voir l'honnête homme vous faire signe de vous taire en regardant autour de lui d'un air inquiet.

Mais il ne faut pas accorder trop de crédit aux sceptiques qui sont des gaillards dangereux. Nous y reviendrons. J. P.



LAI FAUT ALLA

L'ETAI on dzo que lâ avâi on abbayî pè Ynverdon, l'annâie que Martin avâi età lo râi dâo matin et Dâoboû lo râi dâo tantoût. L'avant zu à tsacon po on prix on potager. Vo séde que quand on è râi cein fâ bisquâ lè z'auto, s'on è conteint sè mîmo. Aprî l'abbâyî, lo delon, Martin et Dâoboû l'étant zu pè lo cabaret po dèvesâ. Desant justameint cein que vo dio, dan que lè dèfecilo d'ître benhirâo sè mîmo et de fère plliési âi z'auto. L'avant pardieu bin à racontâ, à cein que m'a de Fridolin et midzo età passâ du grand teimps, quand vaitcè lo petit Loyon, lo valet à Dâoboû que vint pè lo veindâdzo.

— Père, que lâi fâ, la mère l'a de que l'è midzo quasu du onn'hâora et que l'atteind po dinâ.

— Le vé tot astout, so repond Dâoboû.

L'ant refiè po on demi, po cein que dèvessant oncora lâo recordâ su lo chapitre que l'avant bliessinc et que lo vin dâi Tiolâre de Grandson baille la babelhie.

On quart d'hâora aprî, lo petit Loyon revint et dit :

— Père, la mère l'a de qu'on ein è dza âo papet.

— L'è bon, l'è bon. Lâi vé, fâ Dâoboû.

L'a faliu refiè po on demi, po cein que s'espiliquâvant guiero failliâ veindre lè pere bliessinc sti an. Et adî clli sacré vin dâi Tiolâre que vo fâ breinnâ la leinga tota soletta.

On quart d'hâora aprî, revaitcè lo Loyon.

— La mère l'a de que voliâve pas t'è gardâ ton dinâ que fâ.

— Dis lâi que ie vé.

Mâ, n'ant pas budzî. Dèvesâvant dâo gravié et sè demandâvant se failliâ lo betâ âi montâie, âo bin âi décheinte. Mâ, lo petit Loyon revint oncora on coup.

— Qu'è-te que dit sti iâdzo la mère ? que fâ Dâoboû.

— L'a de que lâi a on marchand de vilhio fè que passe et que vâo veindre lo potager !

Sti coup, Dâoboû l'a zu pouâre et l'è zu.

Marc à Louis.

L'APOTHICAIRO ET LO PAISAN

C N païsan avâi préseintâ à n'on pharmacien duè z'ordonnancès : iena dâo maidzo po sa fenna, et l'autre dâo vé-térinéro po sa vatse, que l'avant totè lè duè dâi douleu...

L'apothicaïro préparè lè remîdo avouè lè z'étéquettes bin adrâi et lè baillè âo païsan ein lâi descint :

— Vo faut bin tsoûhî : Vaitcè po voutra fenna et vaitcè po la vâste ; n'allâ pas vo trompâ !

— N'aussè pas pouâire, monsu l'apothicaïro, vudrî pas que l'arreve malheu à ma vatse !

Sami.

24 JANVIER — 10 FÉVRIER 1798

LE 9 août 1797, l'Abbé de la Confrérie des Vignerons avait dit en ouvrant la grande cérémonie vaudoise de Vevey :

« La fête que nous célébrons est surtout celle de la paix dont nous avons joui jusqu'à présent par la prudence et la tendre sollicitude de notre gracieux souverain. Car pendant que nos voisins voyaient leurs vignes arrachées, leurs champs couverts de sang et de carnage, leurs maisons pillées et brûlées, nous mangions tranquillement notre pain à l'ombre de nos arbres couverts de fleurs et de fruits, nous vendangions et pressions nos raisins en paix. Nos maisons, nos villes, nos campagnes retentissaient de chants de joie et d'allégresse. Oh ! que nous serions heureux si nous sentions toute l'étendue de notre bonheur. »

On eût bien surpris le brave Abbé en lui prédisant que juste six mois après, soit le 9 février 1798, « la prudence et la tendre sollicitude de notre gracieux souverain » aboutiraient à l'acceptation d'une République helvétique une et

indivisible dont Vaud devait former un canton au même titre que Berne, tous deux égaux dès lors en droits et en devoirs. Vaud commençait la marche. Berne ne suivrait qu'après le 5 mars, après avoir subi une invasion étrangère qui, sur les rives de l'Aar et dans la campagne fit couler du sang, abattit la puissance de l'oligarchie et jeta du trouble dans les cœurs réfractaires à la violence. La Harpe, lui-même, à la plume acérée, protesta contre cette manière de comprendre l'affranchissement d'un peuple.

La République lémanique proclamée le 24 janvier par le Comité de réunion, sans qu'il s'ensuivit une lutte à main armée ; la transformation du Comité central des villes et communautés du Pays de Vaud en une Assemblée provisoire disposée à renoncer à son premier but (obtenir de Berne des réformes) et se mettant à l'étude d'une constitution lémanique ; tout cela devenait inutile dès les premiers jours de février. On allait apporter brusquement de Paris un projet renversant le plan des patriotes. Fini le rêve, très court, d'une petite république lémanique maîtresse d'elle-même, comme Genève : toute la Suisse faisait peau neuve. Ainsi l'avait décidé le Directoire français.

Rappelons en quelques mots comment l'événement se produisit à Lausanne. Les relations restaient, en dépit des apparences, tendues entre l'Assemblée provisoire, où siégeaient beaucoup d'esprits timorés, prêts à composer avec Berne, et le Comité de réunion, où les patriotes parlaient un langage franc et dépourvu d'artifices. D'une part, la prudence, la crainte de s'avancer trop sur le terrain de la révolution ; de l'autre, le désir intense d'aller de l'avant. On ne s'entend qu'à moitié et parfois, des mots durs sont échangés. Le 5 février le Comité de réunion se plaint, dans une lettre, des « injures » d'un membre de l'Assemblée provisoire. Le 7 février, comme celle-ci était en train de vaquer à ses travaux, l'adjudant Suchet se fait introduire, porteur du projet de République une et indivisible. Il ne faut pas aux députés des semaines pour étudier ce projet. Deux jours suffisent. La cause était gagnée d'avance. A quoi bon résister d'ailleurs ? On suit un courant irrésistible. Les procès-verbaux ne signalent aucune opposition. Seul le rapporteur prend la parole. Des applaudissements accueillent son exposé. Tous les députés signent l'acte d'adhésion, libellé comme suit (nous l'avons déjà, autrefois, rapporté dans le *Conteur*) :

« Les membres de l'Assemblée représentative du Pays de Vaud, après avoir mûrement examiné un projet de constitution helvétique, imprimé en langue allemande, italienne et française, dont un double signé par le citoyen président et les secrétaires, déposé dans les archives, ont émis leur vœu individuel sur ce projet, en prononçant unanimement, de la manière la plus énergique, leur adhésion pure, simple et entière à cette constitution, attendant de son exécution l'accomplissement des desirs de tous les bons citoyens et le bonheur de la patrie. »

La constitution helvétique divisait le pays en 22 cantons envoyant chacun un certain nombre de députés au Sénat et au Grand Conseil helvétiques. Quatre sénateurs et huit Grands Conseillers pour le Léman (Vaud). Cette période helvétique refroidit bien des enthousiasmes. Sur les

bancs de l'école primaire, dans le petit Daguët, nous apprîmes à cette occasion que :

*Si Rapinat vient de Rapine
Rapine vient de Rapinat.*

Il fallut l'Acte de Médiation pour consolider l'édifice en libérant les cantons d'un lien trop serré.

L. Mogeon.

Au pays de Tartarin. — On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

— Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

— Peur, oui, sans doute ; mais la terre tremblait encore plus que nous !

Entendu dans un salon. — Oui, Mesdames, je me trouvais dans une armoire quand le feu a pris chez moi... Mais je n'ai pas perdu la tête, j'ai crié : « Sauvez les meubles ! »

LES LOISIRS DE PANDORE

PANDORE a des loisirs : le village est si calme ! Les rôdeurs y sont inconnus, les pochards de même, puisque chacun peut passer sans peine de sa cave au logis. Quand aux élections, on a le temps d'y songer !...

Pandore utilise dignement ses loisirs : il meuble son esprit ! Présentement, il s'initie aux charmes de la dactylographie ! Sur sa table, il y a une frêle machine à écrire, où de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment. Pandore écrit une lettre, une lettre importante, sans nul doute ; voyez comme il sue ! Et contemplez l'attitude studieuse de ce brave homme ! Un rapport à son commandant ? Une statistique sur les mœurs nocturnes des assoiffés ? — Non ! vous n'y êtes pas ; Pandore écrit à sa bonne amie ! A la machine ? — Pourquoi pas ? Le gendarme ne doit-il pas éviter de se faire connaître ; quand il est en civil, chacun sait qu'un gendarme passe inaperçu !... Ainsi sa lettre toute vibrante d'amoureux serments passera, chez les parents de sa belle, pour un prospectus sans importance !

Il s'applique. Il tire un bout de langue, tout comme les écoliers studieux de jadis. Il y va d'un doigt, de deux doigts... et la main gauche ignore l'œuvre de la droite ! Il n'y a, au moins, pas de « pâtés » ! C'est propre, ça vous a un air ordonné, plaisant !... Parfois, il y a une lettre qui vient mal à propos, un espace qui manque, deux lignes qui se trouvent sur le même palier... mais, tant pis ! le travail a bonne allure !

Il y a deux heures que Pandore a commencé sa lettre. Que de fautes, seigneur Remington ! que d'erreurs de frappe, sir Smith ; quel carnage, oh ! gentes dactylos !...

Recommencer ! recommencer ? Et le temps ? Envoyer cette épître, telle quelle ?... Non ! un gendarme ne peut se permettre une telle désinvolture ! Alors ?

Alors, de sa plus belle main, Pandore a recopié sa lettre, sur un beau papier ligné. Son cœur charge ses « pleins » de toute la passion qui l'emplit, et son espoir lance ses « déliés » vers un lointain idéal...

Sa prochaine lettre, n'en doutez pas ! sera dactylographiée, toute entière, sur la frêle machine où, ce soir, de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment !... *St-Urbain.*

A propos du 24 Janvier. — Un instituteur demande à ses élèves :

— Pourquoi ai-je mis à ma boutonnière une cocarde verte ?

Les élèves (11 à 12 ans), hésitent. Puis un petit lève la main et déclare avec assurance :

— C'est parce qu'on a publié les vacances dans les journaux.

L'ESPRIT D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

A collection d'anas, sous la direction de Léon Treich, a publié des anecdotes, des bons mots et des traits d'esprit de l'auteur du « Comte de Monte-Cristo ». En voici quelques-uns, pris au hasard, qui nous montrent que le grand romancier connaissait, mieux que personne, ses confrères, ses commensaux et les salons de son temps.

Durant son existence agitée, il gagna des sommes considérables qui se chiffraient par millions

et qu'il dépensa sans compter, avec une totale imprévoyance. Lorsque son éditeur lui versait une forte somme, immédiatement, il tenait table ouverte et recevait chez lui de nombreux indiscrets, parasites et pique-assiette aux dépens desquels sa verve s'exerçait. Et toujours il amenait de nouveaux convives. Sa générosité n'avait pas de bornes, aussi connut-il, toute sa vie, après des périodes de prodigalité inouïe, la gêne la plus complète.

Un jour que son cuisinier lui demandait combien de personnes il attendait à dîner, Dumas répondit :

— J'en ai invité huit ; fais-le pour trente.

Il s'avisait de recommander, à l'un de ses amis, un aigrefin de la pire espèce.

— Je vous envoie mon meilleur ami, disait-il dans sa lettre, ouvrez-lui votre porte à deux battants ; faites pour lui ce que vous feriez pour moi, etc.

A quelque temps de là, Dumas rencontre l'ami qui bat froid. Explication. L'ami reproche au romancier son excès de confiance et lui rappelle la présentation de son dernier protégé :

— Eh bien ? interrompt Dumas, mais c'est le plus charmant garçon du monde...

— Oui, mais il m'a emporté ma montre qui était accrochée à la cheminée.

— Comment !... à vous aussi !

Dumas n'était ni joueur ni buveur. Il gagna des millions et passa sa vie entière dans des embarras d'argent. Il disait volontiers :

— Le Plutarque qui écrira ma vie ne manquera pas de raconter que j'étais un panier percé, en oubliant d'ajouter, bien entendu, que ce n'était pas toujours moi qui faisais les trous au panier.

Il manquait d'ordre. Quand on lui en faisait le reproche, il répondait :

— Je n'ai pas même un cahier pour inscrire mes dépenses du jour.

Alors un de ses amis lui fit cadeau d'un carnet de cinq sous en tête duquel il écrivit ce quatrain :

*Sur ce carnet Dumas écrit
Chaque jour tout ce qu'il dépense.
Il n'y pourrait mettre, je pense,
Tout ce qu'il dépense d'esprit.*

Dumas posait pour la gastronomie ; en réalité, il n'était ni gourmand ni gourmet. Son plat favori était le bœuf bouilli de la veille réchauffé sur le gril. Mais il était gros mangeur. Il eut parfaitement tenu sa partie avec Louis XIV.

Un jour — c'était lors d'une épidémie de choléra qui ravageait Paris — son fils entre chez lui et le trouve à table, mangeant à lui seul plusieurs melons. Exclamations, reproches !

— Laisse donc, dit le dîneur, c'est bien le moment d'en manger, ils sont pour rien.

Si bienveillant qu'il fut, l'auteur de « Monte-Christo » devenait parfois terrible. Ainsi à un concert, on remarqua qu'il ne parlait point à une actrice qui passait pour avoir eu des bontés pour lui. Qu'était-il arrivé ? On n'en sait rien. Mais toujours est-il que Dumas passa devant cette actrice sans la saluer.

Durant un entr'acte, un de ses amis lui demanda la raison de cette froideur.

— Mais je ne la connais point !

— Allons donc ! fit l'ami, tout Paris sait que...

— Jamais, s'écria Dumas, jamais ! J'ai songé un instant à elle, c'est vrai ; mais comme Hercule aux pieds d'Omphale j'ai filé dès que j'ai vu ses fuseaux.

Le 25 mai 1851, dit le Dr Ménière, j'ai entendu Alexandre Dumas raconter Waterloo devant des généraux qui figuraient sur le champ de bataille. Il allait, il allait, plaçant des troupes, citant des noms héroïques. Un des auditeurs, le général X put enfin l'interrompre :

— Mais ce n'est pas ça, mon cher monsieur,

nous y étions et tout ce que vous racontez nous est absolument nouveau.

— Alors, c'est que vous n'y avez rien vu, répartit imperturbablement Dumas.

Brouillés depuis peu, Balzac et Dumas se rencontraient par hasard dans une maison amie. De toute la soirée, les deux illustres écrivains ne s'adressèrent pas la parole. Vers minuit Balzac sortit et, coudoyant l'auteur des « Mousquetaires », il dit tout haut, sans le regarder :

— Quand je serai usé, je ferai du théâtre.

— Commencez tout de suite ! riposta Dumas.

Sa prodigalité proverbiale lui valait d'avoir de fâcheux démêlés avec ses créanciers, aussi n'éprouvait-il à l'endroit de la corporation des huissiers qu'une tendresse modérée. Comme un ami lui demandait un jour un louis pour frais d'enterrement d'un huissier, son voisin, décédé dans la plus noire misère :

— Comment donc ! s'écria-t-il. Pour un huissier ! Tenez, mon cher, voilà deux louis... Enterrez-en deux !

A son retour d'un voyage en Italie, il entre dans une librairie. Un romancier qui s'y trouvait l'accueille avec une joie marquée :

— Vous, cher maître, ah ! quel bonheur. Vous avez une mine superbe ! Vrai, vous rajeunissez ! A quoi Dumas, qui venait d'avoir 60 ans, répond :

— J'y ai mis du temps !

Marseille est une des villes de France où Dumas est resté le plus populaire. L'histoire de « Monte-Christo » n'a-t-elle pas rendu le château d'If à jamais célèbre et l'évasion d'Edmond Dantès n'a-t-elle pas fait vivre plusieurs générations de cicerones ?

Un jour, un Marseillais, qui assistait au spectacle, voulut avoir de l'esprit et demanda :

— C'est-il vrai, monsieur Dumas, qu'Edmond Dantès savait, lui aussi, faire la bouillabaisse ?

— Tê ! répondit Dumas, puisque c'est lui qui me l'a appris !

Il avait l'habitude de donner une pièce de deux francs à certain pauvre de son quartier. Un jour, il ne trouva sur lui que deux sous et les tendit au mendiant :

— Oh ! monsieur Dumas !

— Que voulez-vous, mon ami !... Vous les donnerez à... un pauvre !

En principe, il tutoyait tout le monde, sauf Porcher, le marchand de billets, qui se montrait affecté de ne pas être traité, par le grand écrivain, avec la familiarité que ce dernier prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage :

— Monsieur Dumas, dit-il, j'ai un service à vous demander.

— Voyons, que voulez-vous ? fit l'écrivain.

— Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

— Eh bien, mon cher Porcher, prête-moi cinquante louis !

Il nourrissait quelques haines féroces. M. Buloz, le directeur de la « Revue des Deux-Mondes », fut une de ses victimes. A la suite de je ne sais plus quelle querelle, Dumas jura que pendant un an il n'écrirait pas une lettre sans y ajouter un mot déplaisant pour Buloz et il tint ce serment. Par exemple, en écrivant une lettre à un ami du Havre, voici comment il rédigeait l'adresse :

« A M. X., au Havre, à soixante kilomètres de cet imbécile de Buloz ».

Une autre fois, il envoya à Porcher un billet qui commençait ainsi :

« Mon cher Porcher, vous qui êtes à tous égards supérieur à cet imbécile de Buloz... »

Rien ne lui était plus odieux que l'avarice. En sortant d'une soirée, il se trouve, au vestiaire, à côté d'un archi-millionnaire qui, en échange de